

1.

La tirade du nez

Gérard était un enfant plein de promesses. Charme, intelligence, sensibilité. Une seule ombre au tableau : il avait un ver dans le nez. Il était né comme ça. Un ver et même plusieurs, qui perturbaient son équilibre et ses facultés olfactives.

On consulta des spécialistes, qui se montrèrent hésitants. Le patient était fort jeune : en lui tirant les vers du nez, on risquait de les briser. Qui casse les vers les paie. Finalement, ce fut le vieux médecin de famille qui tenta l'opération. Une réussite !

Désormais, plus rien ne s'opposait à ce que Gérard tînt ses promesses.

Du jour au lendemain, son caractère se modifia. Jusqu'alors timide, volontiers pensif, il devint entreprenant et espiègle. En promenade surtout. A la moindre inattention de Mme Narval, sa mère, il en profitait pour prendre le large, filant droit devant lui, dans des directions impossibles. On

avait beau le rappeler, littéralement ivre de liberté, Gérard n'entendait plus.

Etrange comportement. Il avait l'âge de raison pourtant, et on ne le bridait pas plus qu'un autre ! D'où lui venait cette rage d'évasion ? Un jour, excédé, M. Narval le laissa partir, se contentant de le suivre à distance, prêt à intervenir au moindre danger. Gérard trottaient ferme – le grand boulevard, le square, puis la rue des Foulons, des Brasseurs, des Fromagers – s'arrêtant parfois quelques secondes, le nez haut, comme pour consulter les courants d'air. Vous auriez dit un petit chien des prairies. Enfin, ils arrivèrent sur l'Esplanade, où se tenait la grande Foire d'automne. Gérard accéléra et, même, il se mit à courir. Soudain il s'arrêta. Devant lui, un vaste comptoir, tout en miroirs et nickel rutilant, où l'on cuisait des beignets et des gaufres...

M. Narval l'avait rejoint, passablement essoufflé.

– Cette fois... mon petit Gérard... tu exagères !... Plus d'une heure que je cours... Je n'ai plus douze ans, moi !

– Pardonne-moi, papa. (Gérard était toujours aussi poli qu'avant.) Mais ça sentait si bon la gaufre ! Tu n'as pas faim, toi ?

Ces mots furent un trait de lumière pour M. Narval. Le curetage du nez ! Il avait réussi au-delà des espérances. Sentir la gaufre à plus d'une lieue et traverser la ville au flair, comme un pointer ou un fox-terrier, n'était-ce pas extraordinaire ? Ah ! cher médecin de famille !

Tenu pour une faveur du ciel, l'étonnant odorat de Gérard fit l'orgueil des Narval. D'ailleurs il rendait service, particulièrement en voyage. Dans les villes étrangères, il suffisait de suivre le garçon, qui suivait son nez, pour repérer sans détours les églises au parfum de l'encens et les petits restaurants typiques au fumet des spécialités régionales. « Si

l'on s'offrait une quiche lorraine ? – D'accord ! » Gérard consultait les brises, identifiait l'effluve souhaité, prenait la tête du groupe familial.

Malheureusement, cette belle entente ne dura pas. Avec la puberté, le garçon se mit à commettre des erreurs, à négliger les odeurs comestibles ou édifiantes au profit de celles, plus capiteuses, de l'amour. Par sa faute, les touristes s'égarèrent à plusieurs reprises dans des quartiers insolites, où ils n'avaient que faire.

– Crénom de nom, papa, ça sent la blonde ! s'exclamait le petit jeune homme (plus rarement, il disait la « brune »), mais impossible de savoir au départ s'il s'agissait de bière, de cigarette ou de femme, et souvent c'était le tout ensemble. Aussi, puisqu'il faut bien que jeunesse se passe, les Narval prirent-ils le parti, dans ces cas-là, de le laisser flairer tout seul.

C'est ainsi qu'il débusqua Maryse. Il séjournait depuis une semaine dans un village de Haute-Savoie quand il partit un matin, à pied et sans cache-nez, franchit le col de la Charpie et, coupant au plus court à travers les alpages, descendit d'un bon pas vers le fond de la vallée voisine. Il s'arrêta dans un village le temps de se désaltérer, puis il reprit la route. Quelques kilomètres encore... A la tombée du jour enfin, il pénétra dans la cour d'une ferme isolée. Alerté par les aboiements des chiens, quelqu'un entrouvrit une porte.

– Bonjour, Madame. Bonne nuit, plutôt. Excusez-moi... Vous avez une fille, je suppose ?

– Pour sûr, mon gars ! J'en ai même trois !

– Ah ! c'était donc ça ! Toute la montagne est pleine de leur parfum !

Doux compliment aux oreilles d'une mère : elle introduisit Gérard dans la belle pièce. Le père sortit de l'écurie, offrit

la goutte et rameuta ses filles. Alberte ! Rose ! Maryse ! Charmantes... Très odorables toutes les trois... Après avoir repris la goutte, comme il était passé minuit, on proposa au voyageur de dormir dans la grange. Il ne ferma pas le nez de la nuit. Le lendemain, il se leva de bonne heure, sûr de son fait, et se déclara instamment à Maryse, la cadette, qui se lavait encore plus rarement que ses sœurs.

Pourtant il ne lui fut pas longtemps fidèle. Pour peu qu'il y eût de la brise, les femmes lui tapaient dans le nez, c'était plus fort que lui. Au printemps, surtout. Souvent il quittait le domicile conjugal sans explication, pour ne reparaître que plusieurs jours plus tard, efflanqué, l'échine basse. Mais ses repentirs étaient sans lendemain, ils duraient le temps de soigner ses ampoules. « L'âge, pensait Maryse, il n'y a que l'âge qui pourra le calmer. » En fait, au fil des ans, il semblait que l'odorat de Gérard tendît à s'émousser un peu. Il lui arrivait de confondre les pistes. Celles, par exemple, de l'amour et de la mort.

L'amour/la mort : entre les deux, il y a plus qu'une paronymie. Courant à l'appel de l'un, soudain Gérard débusquait l'autre. Une gêne, un certain froid. Se trouver tout frémissant d'espairs devant la mort vaquant à ses occupations, quelle contenance prendre ? Comme la maldonne se reproduisit plus d'une fois, la camarade, quoique bigleuse, finit par le reconnaître.

– Encore toi ! Je n'aime pas qu'on fourre son nez dans mes affaires !

– Excusez-moi, Madame, je... je passais.

– Eh bien alors, passe ! Car si tu me cherches, mon gars, tu finiras par me trouver !

La mort, c'était généralement une contrefaite agressive, ou une délirante grimaçant un sourire édenté, ou une petite

vieille, tout simplement, en train de changer l'eau de ses chrysanthèmes...

– Tiens, Gérard ! Puisque tu es là, passe-moi les ciseaux, et va m'acheter *La dernière heure*...

Mais un jour – ce devait être à la sixième ou septième rencontre de ce type – il se trouva en présence d'une créature splendide. Blonde, sculpturale, en déshabillé de grand deuil, arachnéen. Mazette ! Il y avait de quoi se rincer le nez, et même l'œil ! car il la voyait sous toutes ses formes, à la fois de face et de dos, en chair et en reflet, vu qu'elle se tenait, provocante, devant une psyché Belle Epoque !

Il voulut croire que c'était Aphrodite en personne.

– Suis-moi, dit la fatale avec autorité. Tu ne le regretteras pas... Il s'exécuta, c'est le cas de le dire. Elle l'entraîna, haletant, dans le miroir. Au bout de trois semaines, lasse d'attendre le retour de son volage époux, Maryse se tint pour veuve.

– Rien d'étonnant, soupirait-elle en essayant discrètement une larme. Ça lui pendait au nez.

